

Le chantier du marxisme est bien vivant. Entretien avec Christian Godin

Entretien avec Georges Labica ¹

Marianne : Georges Labica, en 1973, vous avez publié un ouvrage intitulé *Le Marxisme d'aujourd'hui*. Trente-cinq ans plus tard, qu'en est-il selon vous de l'actualité du marxisme ?

Georges Labica : D'une manière générale, on pourrait dire que la validité du marxisme est confirmée aujourd'hui par la mondialisation. Une raison simple à cela : nous sommes toujours dans le capitalisme, avec cette différence toutefois que les caractéristiques relevées par Marx se sont considérablement aggravées. Je suis frappé de voir que des économistes qui n'ont rien de marxiste, à propos de la crise des subprimes, ont déclaré que Marx avait bien prévu cela.

Je vois un autre phénomène, qui touche au vocabulaire. Il y a cinquante ans, il y avait une forte présence des mots de Marx, et puis nous avons assisté à une éclipse due au deuil consécutif à l'effondrement du communisme, mais aussi à la censure **bourgeoise**. Aujourd'hui, nous constatons un retour de certains mots nettement connotés comme celui d'impérialisme revenu avec l'invasion américaine en Irak. Même Jack Lang avait utilisé ce terme à ce propos. On peut faire une remarque similaire avec le terme de classe que même des gens parmi les plus prévenus contre le marxisme n'hésitent plus à utiliser. Il en va de même avec les mots « capital », « crise », « plus-value ». Il y a là des signes que le marxisme est en train de faire retour. Le mot de « révolution » est lui aussi très utilisé mais

1 1ère publication : Marianne, 22 mars 2008

le plus souvent détourné de son sens politique et social : c'est ainsi qu'on parle de la révolution dans les couches-culottes !...

Cela dit, les mots « aliénation » et « exploitation » restent encore enfouis. La question intéressante est de savoir pourquoi. Aujourd'hui, le phénomène dominant est sans doute l'accroissement de toutes les inégalités, dans tous les domaines. Jamais les exploitations et les aliénations n'ont été aussi pesantes. Seulement les barrières idéologiques, au premier rang desquelles il convient de mentionner l'individualisation systématique des mouvements sociaux, les cachent au regard. Les identités sont utilisées pour diviser : le culturalisme et l'individualisme ont été dressés pour interdire toute prise de conscience de ces globalités que sont les classes et les peuples. **Aujourd'hui les notions de peuple, et de souveraineté populaire, se voient littéralement frappées d'interdit : il n'est qu'à voir la façon dont celles de « populisme » et de « pipolisation » sont instrumentalisées.**

Marianne : Dans un ouvrage récent, *Altermarxisme*, de Jacques Bidet et Gérard Duménil, il est fait la distinction entre un néomarxisme qui serait un marxisme capable de prendre en compte les structures sociales des sociétés actuelles, et un altermarxisme, application de ce marxisme rénové à l'échelle du monde mondialisé. Qu'en pensez-vous ?

G. Labica : Cette terminologie, comme celle d'altermondialisme, m'inspire une vive méfiance. Certes, je suis convaincu que la conceptualisation marxiste doit être repensée et enrichie, mais j'irai plutôt chercher du côté de certains phénomènes nouveaux, du genre identités et communautarismes. Contre notre

chauvinisme intellectuel, je crois que des leçons sont à prendre chez les Anglo-Saxons. Je pense à un Raymond Williams, à un Fredric Jameson, ou à un David Harvey, par exemple dont les travaux sur l'espace et la spatialisation des relations sociales se nourrissent du *Capital* pour en étendre la portée, à partir des recherches novatrices d'Henri Lefebvre sur la ville, largement négligées en France. Ce qui se passe en Amérique latine revêt également un grand intérêt : pas seulement les processus révolutionnaires en cours au Venezuela et en Bolivie et la prise de distance avec les EU, mais aussi le mouvement paysan, plus ancien et toujours vivace, inspiré par la Théologie de la libération, et incarné aujourd'hui par le MST du Brésil, qui n'a pas beaucoup retenu nos marxologues. Le chantier du marxisme vivant, nécessaire pour penser et contrebattre la globalisation n'appartient nullement à l'ordre de la spéculation, mais bien à l'attention critique au sol historique des rapports de force, donc des luttes de classe au sein de chaque contexte national aussi bien que sur le plan international.

Marianne : Comment expliquez-vous l'échec de ce qu'il est convenu d'appeler le communisme historique ? Est-ce d'abord dû à des facteurs intrinsèques ou bien à des causes externes ?

G. Labica : Je pourrais dire, évidemment : la combinaison des deux. Seulement, je crois profondément que c'était interne. La situation n'était pas mûre. L'enthousiasme de 1917 était éminemment sympathique mais il s'élevait dans un contexte qui ne lui était pas favorable : faible industrialisation, absence de bourgeoisie et de classes moyennes, prolétariat combatif mais peu nombreux, immense

masse de paysans illettrés etc. Marx était un homme des Lumières, ce qui marque une limite, il pensait que la réunion des deux conditions, d'un développement capitaliste et d'une politique démocratique avancés était indispensable pour assurer le triomphe et surtout la durée de la révolution. Or, ce n'était pas le cas dans la Russie de l'époque. Le pari risquait fort d'être perdu comme l'avaient vu le dernier Lénine, Rosa Luxemburg ou Gramsci. Aucun marxiste n'a néanmoins jamais remis en question l'attente et la vague d'espérance qui soulevaient les travailleurs di monde entier.

Marianne : Quelle analyse faites-vous de la terreur et du terrorisme ? Pensez-vous qu'il s'agit de symptômes de l'injustice du monde ou bien y a-t-il quelque chose d'autre ?

G. Labica : Il convient en premier lieu de séparer les plans : il y a la Terreur inscrite dans la Révolution française et le terrorisme dont on parle actuellement qui sont choses tout à fait différentes. Les États-Unis ont fait croire que les attentats du 11 septembre avaient une portée universelle, ils en ont profité pour promulguer le Patriot Act qui a ensuite proliféré dans l'ensemble des législations du monde occidental. L'idéologie de la lutte contre le terrorisme et le discours sécuritaire, qui l'accompagne, permettent de justifier les politiques de surveillance et de répression, qui visent en particulier les acquis sociaux et démocratiques. La commodité du terme de terrorisme, à dessein non défini, se révèle d'une extension considérable, afin de disqualifier toute opposition et toute résistance ; davantage : des Français sont assassinés en Mauritanie on met en cause, avant et à la place de la moindre enquête, le terrorisme ! Or, un féal des États-Unis, Ben Laden, s'est élevé contre son employeur, la CIA, et a réglé des

comptes. Cette affaire ne nous regarde en rien. Mais on comprend la satisfaction éprouvée dans le monde arabe singulièrement de voir l'adversaire frappé sur son propre sol. Sans oublier que les premières victimes de l'islamisme, sont les musulmans eux-mêmes.

Marianne : Comment expliquez-vous la disparition du marxisme dans le monde arabo-musulman ?

G. Labica : En fait, il n'y a jamais eu d'implantation réelle. La IIIe Internationale a fait surgir des partis communistes un peu partout dont la doctrine consistait à appliquer la recette soviétique, faisant ainsi bon marché de questions aussi lourdes que celles de la paysannerie et de la religion. Il faut en outre considérer qu'après Bandung, en 1955, qui avait jeté l'ensemble du Tiers-monde sur la scène internationale, l'impérialisme a répliqué par une féroce contre-offensive, recourant aux contraintes économiques et militaires, étayées les assassinats d'un grand nombre de leaders. La mise en place de régimes à la botte et complètement corrompus à fait le reste. C'est ce vide qui a appelé la réaction politique de la religion que nous avons sous les yeux

Georges Labica,